

## Marie Selin

### Des incertitudes du sexe \*

À l'heure où les repérages sexuels organisés autour de la différence binaire homme-femme font grand bruit dans nos sociétés, et où la catégorie du genre a pris le pas sur le sexe, cette tentative d'effacement de la différence des sexes agite l'époque, mais aussi l'appareil conceptuel et théorique de la psychanalyse, tout autant que les psychanalystes qui, eux, n'ont peut-être rien vu venir.

J'ai voulu faire retour sur le témoignage d'Herculine Barbin, dont les accents poignants interrogent sur les liens qui peuvent exister entre l'anatomie, la dimension langagière par laquelle chaque être sexué est assigné à un genre à sa naissance, et les modes de jouir propres à chaque parlêtre.

Le 8 novembre 1838, déclaration est faite de la naissance d'Adélaïde Herculine Barbin, par son père à la mairie de Saint-Jean-d'Angély, comme un enfant de sexe féminin. La déclaration de naissance et de sexe a lieu en présence du grand-père maternel. Le baptême confirme le sexe féminin de l'enfant.

Le 14 mars 1868, est constaté le décès d'Abel Barbin, alors âgé de 29 ans, dans une pauvre demeure rue de l'École de médecine. Adélaïde Herculine Alexina Abel s'est donné la mort par asphyxie carbonique dans la nuit du 12 au 13 mars 1868.

Quels événements ont poussé Adélaïde devenue Abel à se donner la mort ?

L'histoire a été connue grâce à son témoignage, *Mes souvenirs, Histoire d'Alexina/Abel B.*, mémoires écrits avant l'acte suicidaire au moment où son existence vacille, et qui se présentent comme un manuscrit inachevé. Ce témoignage fut rendu public par le docteur Tardieu sous le titre « Question d'identité », en 1874, dans sa *Question médico-légale de l'identité dans ses rapports avec les vices de conformation des organes sexuels* <sup>1</sup>.

Seul manuscrit connu d'une hermaphrodite au XIX<sup>e</sup> siècle, les souvenirs d'Adélaïde, dite Alexina, ont été exhumés en 1978 par Michel Foucault lors de ses travaux de recherche sur la sexualité. Ces mémoires, Foucault les appréhende comme une parole qui laisse entendre et résonner la voix d'un sujet destitué de son identité.

Voici l'incipit du livre de Camille, nom d'auteur qu'elle s'est choisi :

J'ai 25 ans et quoi que jeune encore, j'approche à n'en pas douter du terme fatal de mon existence. J'ai beaucoup souffert, et j'ai souffert seul ! seul ! abandonné de tous ! Ma place n'était pas marquée dans ce monde qui me fuyait, qui m'avait maudit. Pas un être vivant ne devait s'associer à cette immense douleur qui me prit au sortir de l'enfance, à cet âge où tout est beau parce que tout est jeune et brillant d'avenir. Cet âge n'a pas existé pour moi.

J'avais dès cet âge un éloignement instinctif du monde, comme si j'avais pu comprendre déjà que je devais y vivre étranger <sup>2</sup>.

Alexina devenue Abel se désigne dans son propre texte sous le prénom androgyne de Camille. Son énonciation se fait tantôt au féminin, tantôt au masculin, dans l'entre deux sexes, puisque cette décision d'écrire succède à sa nouvelle identité d'homme, établie par les autorités religieuses, médicales et juridiques à l'âge de 22 ans. Il y a un effort pour cerner un réel qui résiste, et une réalité féroce contre laquelle elle/il se cogne.

Si Lacan a pu affirmer que « l'être sexué ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres <sup>3</sup> », cette part qui incombe aux quelques autres n'est pas négligeable quant à la validation et à l'authentification de ces semblants qui font signe.

Brutalement, elle n'existe plus dans le regard des autres qu'à l'état de déchet, d'un être rebut, d'un déviant sexuel, monstre au ban de la société.

Mais revenons à son histoire. Dès l'âge de 7 ans, après « la mort foudroyante » de son père, sa mère, qui se trouve dans une grande précarité matérielle, la confie à des religieuses. Elle y est accueillie avec une bienveillance tendre et, dans la pudeur religieuse qui voile son corps, elle s'adonne aux études avec sérieux.

À la puberté, à l'âge où « se développent toutes les grâces des femmes <sup>4</sup> », les traits masculins s'accroissent, son corps se révèle différent de celui des autres jeunes femmes. À 17 ans, la rencontre avec un désir trouble et la jouissance sexuelle jusque-là ignorée viennent effracter son monde et l'écrasent de honte.

Au moment de son admission à l'École normale, lorsqu'elle rencontre ses jeunes élèves, elle est gagnée par un sentiment de « douleur », de « honte », mais aussi d'« une bizarre perplexité » qui gagne tout son être.

Dans ces communautés monosexuelles, comme le dit Foucault, consciente de la dissonance physique qui la sépare de ses compagnes, elle cherche à les fuir, car ses traits durs ne s'accordent pas à leurs charmants visages, et le duvet qui vient à couvrir sa lèvre et ses joues font aveu de sa différence inavouée et inavouable.

La honte est son héritage, honte de sa différence indicible, honte « de sensations inouïes <sup>5</sup> », qui constituent pour elle « un tourment de plus <sup>6</sup> ». Ses premiers élans amoureux et érotiques envers les femmes seront vécus comme un « mal inconnu » qui la dévore.

Recrutée comme institutrice dans un pensionnat de filles, sa vie amoureuse avec la fille de la directrice, Sara, commence. En effet, qu'elle se range sous le signifiant femme ne détermine pas son choix d'objet selon une modalité qui l'amènerait à faire signe à un homme qu'elle est femme ; Alexina jouit du corps d'une autre femme. De son désir lancinant et son amour fougueux pour Sara a lieu la rencontre des corps. Dès cette rencontre intime, Alexina se rêve parfois homme pour se joindre à Sara par les liens du mariage, mais ce désir ne va pas sans une certaine culpabilité.

Mon Dieu ! Ai-je été coupable ? Et dois-je donc ici m'accuser d'un crime ? Non, non cette faute n'est pas la mienne mais celle d'une fatalité sans exemple à laquelle je ne pouvais résister <sup>7</sup> !

Évoquant Freud, Lacan nous dit : « Les pulsions nous nécessitent dans l'ordre sexuel – ça, ça vient du cœur. À notre grande surprise, Freud nous apprend que l'amour, de l'autre côté, ça vient du ventre, c'est ce qui est miam-miam <sup>8</sup>. »

Alexina est dévorée par son désir et son amour pour Sara, et cela la renvoie à une question sur son identité sexuelle qui pourrait s'énoncer ainsi : « J'aime une femme. Suis-je donc un homme ? » Si l'inconscient ne connaît pas la différence des sexes, lorsque l'objet du désir se présente, alors la différence sexuelle s'incarne et se présente pour elle dans l'opposition signifiante homme/femme.

Le signifiant support de ses identifications qui l'assignait à se ranger du côté femme vacille quand le désir et la jouissance s'emmêlent. C'est comme si le choix d'objet de désir la renvoyait à la question de son être sexué indéfini, et s'impose la différence ineffaçable des sexes. Les contours d'une existence qui jusqu'ici avait tenu sur des semblants et des identifications deviennent flous.

C'est à l'occasion de douleurs violentes répétées dans le bas-ventre qu'Alexina se voit contrainte de consulter un médecin, malgré ses résistances. Ce qui traverse le corps d'Alexina est une jouissance innommable,

plaisir et douleur obscurs se confondent. Le coinçage des testicules dans le bas-ventre la fait atrocement souffrir. Le premier médecin qui l'ausculte l'enjoindra de quitter le pensionnat et d'ensevelir son secret.

Mais, dans son désarroi existentiel et sa question sur son être sexué, elle cherche un point de vérité, et se tourne vers l'évêque à qui elle se confesse et qui la confie à son médecin. Ce second médecin religieux l'examine avec attention et sans hésiter déclare Alexina homme. C'est alors que va s'ensuivre tout un processus de reconnaissance de son être d'homme, visant à réparer « une erreur commise en dehors de toutes les règles ordinaires <sup>9</sup> » par une procédure de rectification de son état civil pour la déclarer de sexe masculin ; elle devient alors Abel.

Mais que cherchait Alexina auprès de ce second médecin ? Que demandait-elle face aux embarras causés par son corps ? Quelle était sa question ?

Un analyste aurait peut-être pu permettre à Alexina de faire avec sa différence et de construire une solution singulière pour faire avec ce corps symptôme, corps entre deux.

Pourquoi sont-ce les signes de virilité de son corps, pourtant situé dans l'entre-deux, qui l'emportent, comme si dans la précipitation d'une réponse, il y avait un forçage pour l'unification d'un corps pourtant double ?

Les ambiguïtés de l'anatomie feront son destin, et si l'anatomie ne fait pas tout le destin, elle n'est pas sans incidences pour le sujet lui-même dans son rapport à son propre corps, mais aussi aux petits autres qui marchent aux semblants. Elle est exclue de l'univers des femmes dans lequel elle vivait, propulsée dans un monde d'hommes, étranger, et l'identité qui la soutenait se défait progressivement.

Dès sa naissance, on lui a donné le signifiant femme avec lequel elle a construit un monde et, brutalement, on lui barre ce signifiant et on lui en impose un autre : homme, alors qu'Alexina contrairement aux jeunes transgenres n'a rien demandé. La voici contrainte par les autorités religieuses, médicales et juridiques à quitter ses longues robes pour s'habiller en homme. Elle est en quelque sorte dépecée de sa peau de fille.

Mais qu'est-ce qu'être homme ? Qu'est-ce qu'être femme ? C'est une question qui se pose avec acuité aujourd'hui, même si dès « L'instance de la lettre » Lacan nous enseigne qu'homme et femme sont des signifiants, et que tout signifiant « ne peut opérer qu'à être présent dans le sujet <sup>10</sup> ». Le signifiant oblige le sujet qui s'y aliène.

Ce point de faillite obligé du signifiant qui la représentait et des semblants qui s'y articulaient ramène Alexina à l'*Hilflosigkeit*, à une détresse

originaires qui l'abîme au point de ne plus être. Alexina devenue Abel se trouve bousculée dans ses repères identificatoires, ceux qui lui permettaient de se soutenir d'une fiction, qui lui tenaient lieu d'être et lui permettaient de se donner à voir comme femme.

Les semblants, véhiculés par les discours, règlent les conduites sur la scène du monde et viennent recouvrir le réel. Cette mutation des semblants et ce vacillement identificatoire conduisent Alexina à disparaître. Dans une chute progressive, elle passera de la honte de son corps à la honte de son être de jouissance, jusqu'à la honte de vivre.

Avec cette bascule des semblants, elle a à « se signaler comme homme » puisque éprouvant du désir pour une femme, mais désirer et jouir d'une femme la rend-elle homme pour autant ? Pas non plus homosexuelle, mais hétérosexuelle, nous dit Lacan, « comme ce qui aime les femmes, quel que soit son sexe propre <sup>11</sup> ».

Ce désir inavouable et cette jouissance inédite font-ils d'Alexina un Abel ? Que pouvons-nous savoir de sa jouissance à elle propre, que pouvons-nous savoir de la jouissance de corps d'un sujet ? L'Un de la jouissance ne peut s'attraper, toute ou pas-toute. Ici lui est imposée la logique du tout, dans le doux leurre d'une unification possible qui creuse la douleur d'exister. Être où, vivre où, habiter où ? Telles sont les questions qui se posent à chaque sujet et que souligne Michel Bousseyroux lors de son dernier séminaire. Ces questions se posent à Alexina dans un cri de désespoir qui l'asphyxie.

Destituée de ce qui faisait fiction pour elle, elle choit au statut de déchet. Sujet désarrimé, Alexina s'abîme dans la honte de son corps et dans une disparition progressive, se fait cadavre d'être à la place de *celle* qui ne peut plus se dire. Des ambiguïtés de son anatomie et de ses modalités de jouissance découle un destin tragique qui la transforme dans l'imaginaire collectif en une chose monstrueuse. De son être homme-femme, femme-homme elle devient fantôme errant, autre « juif errant », écrit-elle, attendant la mort comme seule délivrance.

Ainsi, elle bascule de la rencontre avec l'Hétéros, la femme comme Autre, à la mort. De l'Éros à Thanatos, Alexina s'exile. Le destin d'Alexina témoigne du nœud obscur entre le sexe et la mort, mais aussi de ce nouage du réel du sexe à la dimension symbolique et à la dimension imaginaire dont relèvent les semblants.

Alors, nous dirons que l'avoir poussée à assumer « un vrai sexe » en fonction d'une anatomie, fut un véritable pousser-à-la-mort, puisqu'elle s'est trouvée exilée de tout ce qui pour elle faisait ancrage identitaire. Alexina

s'éclipse par son suicide, car pas de vérité sur le sexe qui tienne la barre pour le sujet. Mais avons-nous besoin d'« un vrai sexe » ? Telle est la question de Foucault lorsqu'il exhume le témoignage d'Alexina.

Qu'aurions-nous à répondre à cela ? Le « vrai sexe » renverrait-il à une question de réalité anatomique ou de genre ? Ou le rapport au sexe serait-il pour chaque sujet un nœud singulier entre identifications et *dit-mansions* de la jouissance ?

C'est dans la trame signifiante que le sujet aura à puiser pour se représenter comme sujet et s'éprouver comme objet. C'est là qu'il a à se faire être pour entrevoir sa vérité, mais la jouissance est autre, elle précède l'expérience langagière, elle est de corps. La *fixion* de jouissance peut s'originer de *lalangue*, mais aussi d'un son, d'une image, d'une odeur.

Si j'ai tenu à reprendre le témoignage d'Alexina, c'est parce qu'il me semble être d'une valeur heuristique propre à nous enseigner sur ce qu'il en est de l'entre-deux du sexe, et peut-être même de l'entre-deux de la jouissance toujours hétérogène, extime au langage. Certes, il ne s'agit pas d'une histoire banale puisque cet entre-deux s'inscrit sur le réel du corps.

Mais qu'en est-il de cet entre-deux dont nous parlent les patients qui se réclament non binaires ou transgenres ? Que peut répondre un psychanalyste à ces dits qui nous parviennent : « Je suis non binaire », ou quand une jeune femme nous dit : « Je suis un homme parce que j'aime une femme » ? Peut-être faut-il nous garder de comprendre trop vite.

Il gît, dans le rapport au sexe, une question qui touche à l'identité même du sujet, « être ou ne pas être », « mort ou vif », « femme ou homme », question où ont à se nouer, pour chaque Un, le réel de la jouissance, l'imaginaire du corps et les identifications que déterminent les semblants dont chaque Un se pare.

Ce nouage s'avère souvent un passage escarpé pour certains sujets, et une impasse pour d'autres. Freud (cité par Jones) ne disait-il pas que « quiconque promet à l'humanité de la libérer des épreuves du sexe sera accueilli en héros, même s'il débite des âneries » ? Il nous reste donc à entendre le sujet en impasse face au réel du sexe qui fait trou, sans débiter trop d'âneries.

Cependant, dans son « Discours de clôture des journées sur les psychoses de l'enfant », Lacan s'interrogeait :

Sommes-nous pourtant à la hauteur de ce qu'il semble que nous soyons, par la subversion freudienne, appelés à porter, à savoir l'être pour le sexe ?

Nous ne sommes pas bien vaillants à en tenir la position. Non plus bien gais. Ce qui, je pense, prouve que nous n'y sommes pas tout à fait <sup>12</sup>.

Je conclurai avec cette phrase d'Adélaïde, Herculine, Abel Barbin : « Le vrai, interroge-t-elle, ne dépasse-t-il pas quelques fois toutes les conceptions de l'idéal, quelque exagéré qu'il puisse être <sup>13</sup> ? »

Ainsi, pas de norme ni d'idéal du sexe, entre la naissance et l'être pour la mort, s'incarne l'être pour le sexe qui échappe à toute norme et se décline selon toutes les couleurs de l'arc-en-ciel...

---

\* [↑](#) Exposé présenté lors des Journées nationales de l'EPFCL-France sur le thème « Le sexe et ses semblants », à Paris, le 25 novembre 2023.

1. [↑](#) A. Tardieu, *Question médico-légale de l'identité dans ses rapports avec les vices de conformation des organes sexuels*, Paris, Baillière, 1874.
2. [↑](#) H. Barbin, *Mes souvenirs, Histoire d'Alexina/Abel B.*, Paris, La Cause des livres, 2008, p. 9.
3. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 9 avril 1974.
4. [↑](#) H. Barbin, *Mes souvenirs, Histoire d'Alexina/Abel B.*, *op. cit.*, p. 27.
5. [↑](#) *Ibid.*, p. 32.
6. [↑](#) *Ibid.*, p. 33.
7. [↑](#) *Ibid.*, p. 48.
8. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 173.
9. [↑](#) H. Barbin, *Mes souvenirs, Histoire d'Alexina/Abel B.*, *op. cit.*, p. 70.
10. [↑](#) J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 504.
11. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 467.
12. [↑](#) J. Lacan, « Discours de clôture des journées sur les psychoses », *Recherches*, n° 8, *Enfance aliénée II*, décembre 1968, p. 14.
13. [↑](#) H. Barbin, *Mes souvenirs, Histoire d'Alexina/Abel B.*, *op. cit.*, p. 77.